

Supplément au SOP n° 282, novembre 2003

## **DANS LE MONDE, SANS ÊTRE DU MONDE. 2**

Communication de Claude HIFFLER,  
responsable laïc de la paroisse orthodoxe  
Saints-Côme-et-Damien, Avignon (Vaucluse),  
présentée dans le cadre de la Retraite de la Transfiguration,  
à la communauté de Pomeyrol (SOP 279.37)

(Saint-Etienne-du-Grès, Bouches-du-Rhône,  
1<sup>er</sup> – 6 août 2003)

Document 282.C

# VOUS ÊTES DANS LE MONDE MAIS VOUS N'ÊTES PAS DU MONDE

Réfléchir sur la parole du Christ selon laquelle “ nous sommes dans le monde sans être du monde ”, revient à nous interroger sur l'état du monde et sur notre responsabilité de croyants, disciples du Christ, telle qu'elle est ou telle qu'elle devait être.

## A. Quel monde ?

### 1) Un monde où se côtoient le bien et le mal

Le monde où nous vivons est un monde dont la nature a été corrompue alors que, à l'origine, sorti des mains de Dieu, il était naturel, beau et bon. Un monde de l'instabilité, de l'éphémère, de la vitesse, de l'immédiateté et du viol de la temporalité, de la division et de la transformation. Un monde où beaucoup d'hommes, coupés de leurs racines spirituelles, ne demeurent plus, ni en eux-mêmes ni en Dieu. Or l'être n'existe véritablement que lorsqu'il est greffé sur l'essentiel.

“ Le sarment ne peut porter du fruit, s'il ne demeure pas sur la vigne ” dit le Christ en Jean 25. “ Demeurez en moi comme moi en vous ”.

“ En vérité, dit Jacob, en Genèse 28,16, au réveil de son rêve, Yaveh est dans ce lieu et je ne le savais pas ”.

Un monde où se côtoient le bien et le mal comme l'ivraie et le bon grain.

Ce mal qui siège dans le cœur de l'homme, touche tout l'univers, dans un rapport de causalité complexe. De l'homme et du monde, de l'homme et du cosmos tout est lié, comme le montre la Bible qui lui rappelle que, tout en étant le seigneur de la création, il n'en est pas moins spirituellement malade. Il n'est que d'observer les causes des malheurs individuels et de ceux de notre planète, engendrés par l'égoïsme, la volonté de puissance et l'angoissante vision de l'absence de sens, pour s'en persuader.

À côté des souffrances personnelles liées à l'angoisse, aux ruptures ou au sentiment de vide générateurs d'états dépressifs et troubles psychosomatiques, à côté de la manipulation des peuples au profit de l'argent et de l'idéologie, par les mensonges politiques et médiatiques, à côté de l'abêtissement des foules par une sous culture programmée, il y a les tragédies atroces qui ont traversé et continuent de traverser notre histoire : génocides, guerres, tortures, famine, mépris.

Cette maladie spirituelle est due à la désobéissance par l'homme à l'ordre divin de ne pas toucher à l'arbre de la connaissance. Cette transgression a séparé l'homme de la Source de Vie, et a entraîné la terre et l'univers, vers la corruptibilité.

“ Maudit soit le sol à cause toi, lit-on en Genèse 3,17-19... Il produira pour toi épines et chardons. ”

De même en Genèse 4,9-12, après son meurtre Caïn est interpellé par Dieu: “ Qu'as tu fait ? écoute le sang de ton frère crier vers moi du sol... Maintenant sois maudit et chassé du sol fertile qui a reçu le sang de ton frère... ”

“ Tu as offensé la terre, dit Sonia à Raskolnikov, dans Crime et Châtiment, quand il lui avoue son crime, sors et va embrasser la terre et demande lui pardon ”.

En touchant à l'arbre de la connaissance, l'homme a rompu avec l'intimité de Dieu et a terni l'image divine déposée en lui, telle une semence. En tentant de s'auto déifier, au lieu d'assumer sa divinisation en Dieu et par Dieu, le jardinier du cosmos est devenu, alors, progressivement, prédateur du monde et son propre prédateur.

En effet, comme le souligne le bibliste hollandais Renckens, manger du fruit de l'arbre de la connaissance équivalait à acquérir et à exercer sur le monde, une maîtrise que seul Dieu peut exercer et que l'homme, créature encore inaccomplie, ne peut pas établir sans risque de fragmentation et de réduction de la vérité, pouvant aller jusqu'à créer " délibérément, le nuisible pour lui-même " selon l'expression de Dostoïevski.

Par cette corruption, son intelligence s'est assujettie, au règne de la forme, du jugement, de l'atomisation, et de la quantité qui la rendent indifférente ou inaccessible aux valeurs et aux exigences de l'esprit.

Néanmoins, cette intelligence demeure créatrice, " car, dit Nicolas Berdiaev, créé à l'image et à la ressemblance du Dieu créateur, l'homme devient aussi un créateur ".

Elle va être responsable, à son tour, de la fabrication d'un monde issu de ses découvertes qui, bien qu'elles soient le fruit de transformation de phénomènes préexistants dans la création créée par Dieu à partir de rien, soulèvent, néanmoins, l'admiration. Cependant, en se détachant de sa source divine, même si elle a gardé ses qualités fonctionnelles, elle a perdu son humilité et sa transparence et, par là même, ses capacités de discernement spirituel. Dans cette perspective toujours très actualisée d'autodéfinition, elle développe ses progrès sous des hospices purement matérialistes où domine le rationnel, qui n'a, souvent, rien à voir avec le raisonnable et qui prétend résoudre tous les problèmes sans recourir à la foi.

Dans cette perspective, l'évolution morale, elle-même, bien que positive à beaucoup d'égards, comme celui qui a permis la création des états de droit, la déclaration des droits de l'homme et l'émergence d'une conscience collective internationale, aiguillée ou parfois faussée, par le processus de la mondialisation, demeure néanmoins fluctuante et indexée aux circonstances de l'histoire plus qu'aux exigences de l'Esprit. Elle demeure, le plus souvent, juridique ou, au mieux, éthique ou humanitaire, mais, presque toujours, en deçà des données de la personne. Elle peut, même, parfois, devenir ambiguë, quand l'intérêt politique ou économique s'en mêle.

Cette rationalité déifiée a éloigné l'homme de la contemplation pour le confiner dans une rentabilité articulée sur la concurrence, l'accélération et la transformation.

Certes, les immenses et innombrables découvertes qui ont vu le jour au cours de l'histoire de l'humanité et notamment à notre époque ont, considérablement amélioré la vie de l'homme. Elles vont, même, jusqu'à promettre. Un paradis purement terrestre de remplacement face à la faillite des grandes idéologies du siècle dernier et à la tiédeur ou à la timidité des chrétiens.

Au point que certains penseurs se laissant griser par le pouvoir de la science qui a pris la place de Dieu, en arrivent à dire, par la bouche de Joël de Rosnay, biologiste, que " nous sommes les neurones de la terre. " Tandis que d'autres esprits, au contraire, comme Michel Foucault ou Michel Henry, parlent d'illusion dangereuse.

Plus qu'illusion, parfois réalité tragique ! L'histoire contemporaine nous a appris que la science, aux mains des hommes fous de pouvoir, peut devenir la folle du logis et remplacer le regard iconique par un regard possessif et destructeur. Il arrive, d'ailleurs, que l'homme se place, lui-même, comme enjeu dans ses stratégies scientifiques jusqu'à remettre en question l'unité et le respect de sa propre personne. Après l'annonce du clonage de Dolly, le journal " Allgemeine Zeitung " de Francfort, écrivait " Copernic a chassé l'homme du cœur de l'univers, Darwin du sein de la nature, la procréatique s'apprête à l'expulser de lui-même ".

Déjà, vers la fin du moyen âge, la redécouverte de la philosophie d'Aristote, avait ébranlé les idées intellectuelles de cette époque où la science, la philosophie et la théologie étaient liées. La vision du monde s'est, alors, progressivement organisé autour du seul domaine empirique et analytique des faits mesurables.

L'humanisme de la Renaissance, lui-même, en Occident, a consisté à tout réduire à des proportions humaines. Déjà la peinture italienne, avec Giotto (1266-1337), et, un peu plus tard Masaccio, s'était libérée du symbolisme byzantin, qui s'adresse, avant tout, à l'âme, afin de la

projeter vers Dieu. Progressivement s'est développé un réalisme qui ne s'intéressera plus qu'au visible.

Cette attitude s'est accentuée, au XVII<sup>e</sup> siècle, avec des philosophes comme Descartes et Francis Bacon pour qui la science devait échapper à toute autre autorité que celle de la raison: "Aucune proposition ne peut être tenue pour certaine, écrivait ce dernier, si elle n'est tirée de l'expérience."

Aujourd'hui, elle envahit tous les domaines et n'a pas d'autre certitude, comme l'exprime Gilbert Hottois, philosophe, que ce qu'il est techniquement possible de faire. Elle se veut supra culturelle et indépendante des croyances imaginaires."

Nous voilà, paradoxalement, devant une nouvelle forme de dogmatisme qui réactualise la prétention du couple originel de "devenir comme des Dieux." Ne se soumettant plus à la morale, le savant pense que sa recherche est plus libre. Il peut, ainsi, aller jusqu'à cloner l'être humain. Mais cette impression n'est que, partiellement vraie, car, il arrive qu'il se laisse assujettir à des pressions politiques et économiques, par intérêt ou par nécessité.

C'est ce qui faisait dire, en 1987 déjà, à un représentant du Congrès américain que " Le plus dangereux dans la révolution biologique n'est pas que nous ayons goûté à l'arbre de la connaissance, mais que nous l'ayons vendu à Wall Street. "

" Aujourd'hui, écrit Jean-Claude Guillebaud, tandis que nous débattons gravement des questions éthiques, une puissante industrie se développe à travers le monde, gouvernée tout entière par la course du profit et bénéficiaire de l'affaiblissement du niveau moral de la politique. " C'est ainsi que, dans l'enceinte du progrès, on peut voir l'homme se produire lui-même comme marchandise : Donnons, simplement, l'exemple, de la société américaine Fairfax Cryobank, dont le siège est en Californie et qui propose sur, son site, des gamètes génétiquement performants avec des tarifs selon la catégorie du donneur. Le sperme le plus coûteux (250 dollars en 2000) était celui d'un titulaire de la plus haute distinction universitaire américaine.

C'est pourquoi, en 1987, le Comité consultatif d'éthique français dénonçait, avec solennité, l'irruption de l'argent sur le terrain de la recherche biologique, pouvant pousser jusqu'à falsifier des résultats

Le pouvoir économique est, en effet, avec la science, un des moteurs du monde moderne.

Certes l'économie au service de l'homme est non seulement un facteur de progrès et de connaissance du monde, mais elle est aussi un facteur de communion avec l'univers.

" Au moyen de la consommation, écrit le père Serge Boulgakov, l'homme réalise son unité avec la chair du monde ", à condition que cette consommation-communion ne se pervertisse pas en surconsommation au service de la puissance financière qui transforme alors l'homme en instrument de l'économie au lieu de demeurer à son service.

Mais, aujourd'hui, l'économie, en devenant une science, se développe selon un mouvement irréversible, de plus en plus étranger, voire hostile au christianisme qu'elle considère comme un frein à cause de son discours constant sur la dignité de la personne et sur son irréductibilité à un produit de consommation.

Ce rejet du christianisme est, d'ailleurs, d'autant plus paradoxal et ingrat que la foi en un Dieu unique a joué un rôle primordial dans l'histoire. En effet, en libérant l'humanité de ses croyances magiques et des peurs obscures et paralysantes qu'elles généraient, le monothéisme a ouvert la porte à toutes les formes de progrès.

Aujourd'hui, en dégageant le maximum de bénéfices, tout en réduisant la main d'œuvre, le monde du marché optimise ses volumes de productions qui, par ailleurs sont de plus en plus caractérisées par des produits éphémères donc jetables et renouvelables.

Paradoxalement en développant son pouvoir, répercuté par le processus de mondialisation, l'économie fait apparaître, aujourd'hui une certaine précarité à tous les niveaux du monde du travail et, notamment, dans l'entreprise, où on parle de gestion de l'incertitude comme d'une notion inévitable, faisant partie de la formation des cadres.

Flattant le sens du confort, elle a réussi à faire admettre la consommation comme une, sinon la seule, raison de vivre des peuples des régions riches, d'autant plus incités à consommer que les besoins matériels sont devenus immenses et incapables de combler les corps et les cœurs. “ Ce que les hommes n'ont pas les afflige et ce qu'ils ont, ne peut les remplir ”, disait déjà Fénelon.

Dans cette perspective, l'homme en arrive à vivre à la superficie de sa vie et à devenir le spectateur de celle des autres : voir tous les “ loft stories ” et toutes les productions de télévision avilissantes livrées aux heures de grande écoute. “ Tout ce que l'économie enlève de vie et d'humanité, disait déjà Karl Marx, elle le remplace en images et en représentations ; tout ce que tu ne peux pas faire, tu peux en être le spectateur ”. Il est vrai que le visible est saturé d'images violentes et rapidement changeables pour conditionner les consciences et leur faire oublier l'Essentiel.

Le pouvoir technique et économique de l'homme entraîne, également, un déséquilibre considérable de la nature qui n'est plus gérée avec harmonie. Nous ne prendrons que les deux exemples les plus préoccupants aujourd'hui : l'eau et le réchauffement de la planète, sur lesquels la conscience internationale tente d'élaborer une législation protectrice qui se heurte à l'égoïsme de certains pays trop riches pour accepter de réguler leur productivité.

En oubliant sa relation eucharistique avec le cosmos et avec lui-même, l'homme a, progressivement, rompu avec les rythmes naturels et rendu inconfortable le confort qu'il a acquis. Cette rupture se reproduisant sans cesse depuis l'aube de l'humanité, dans tous les domaines, on peut dire avec l'historien Arnold Toynbee que “ toutes les civilisations sont contemporaines ”.

## **2) Un monde idolâtre et désenchanté**

Mais la puissance de l'homme d'aujourd'hui n'est, en réalité, qu'apparente, car derrière la façade du triomphe sur la matière, il laisse apparaître, finalement, une certaine déception, voire un désenchantement. En effet, à force de s'idolâtrer dans ses propres inventions, il devient insatiable et dépendant de besoins, toujours nouveaux, incitateurs d'un développement qui ne le comble pas. Le progrès, en dépit des apparences s'enferme sur lui-même comme le serpent qui, selon le mot de Paul Valéry, risque de retrouver, un jour, sa tête dans sa gueule.

Il fait perdre à l'homme le sens et la destination de sa véritable existence et l'éloigne de plus en plus de la connaissance de l'être. En effet, la science, qui s'ouvre toujours plus à l'analyse des mécanismes de la réalité visible, ignore la profondeur de l'homme. “ Elle laisse en friche, dit Nicolas Berdiaev, cette terre qui est en nous, que nous devons découvrir sans cesse pour naître à nous-même. ”

Il n'est, certes, pas question de faire le procès du progrès dont les fruits sont très profitables à bien des égards et notamment dans le domaine de la santé et de la communication. Notre propos veut, simplement, rappeler que le bonheur relève d'un autre registre.

En s'éloignant de Dieu, l'homme s'éloigne de lui-même et finit par connaître un trouble existentiel profond qu'il cache inconsciemment. Pour exorciser ses peurs, il ferme les yeux sur sa fragilité. Il escamote, notamment, la mort et surmédicalise sa santé et pour combler son vide. Quand il ne fait pas le lit des états dépressifs, de l'utilisation croissante des anxiolytiques et des somnifères, de la toxicomanie, et du suicide, notamment juvénile, c'est qu'il a trouvé un divertissement de substitution, au sens pascalien, dans la surconsommation des biens matériels mais qui ne fait qu'accroître son vide et aggraver la consommation.

Il est d'ailleurs banal de dire qu'on meurt, chez nous, de trop consommer, dans un gaspillage scandaleux et qu'on meurt de faim, dans l'autre hémisphère.

Certes, l'humanité aspire au bonheur. Mais le savoir techno scientifique ne peut, à lui seul, combler les âmes.

Goethe l'exprimait déjà par la bouche du Dr Faust.

“ Philosophie, hélas !... Médecine, et toi aussi théologie !... Je vous ai étudiées à fond... Et me voici là, pauvre fou, tout aussi sage qu'avant... Car je ne sais rien de bon qui puisse être enseigné aux hommes pour les améliorer et les convertir !... Oh ! Si la force de l'esprit me dévoilait les secrets que j'ignore. Si je pouvais connaître tout ce que le monde cache en lui-même, sans m'attacher davantage à des mots inutiles, voir, enfin, ce que la nature contient de secrète énergie...”

Georges Steiner, intellectuel américain, incroyant, écrivait dans l'Express du 3 janvier 2001 : “ La fin de la croyance entraîne un processus plus dangereux que ne l'avait prévu les philosophes. Nous avons appris à édifier l'enfer et à le faire fonctionner sur terre... Le savoir ne rend pas plus humain, [...] il peut même rendre l'homme insensible à sa misère ”.

Zola, dont on connaît les idées sociales et l'admiration pour le progrès, ne disait-il pas : “ Penser que le bonheur règnera quand tous auront du pain, quel stupide espoir! ”

## B. L'Église, cœur du Monde

Nous disions, pour commencer, que le monde rejette Dieu. Mais peut être s'agit-il du dieu qu'on lui a transmis. Rien ne prouve qu'il n'espère pas rencontrer le vrai Dieu et que son rejet n'est pas une, provocation, une révolte contre la trahison et l'imposture, notamment contre une certaine forme de religiosité chrétienne dont le langage souvent moralisant est devenu plat et vide. Car, comme disait, déjà, Clément d'Alexandrie, la plupart des chrétiens ne se sont-ils pas “ enfermés dans leurs convictions comme l'escargot dans sa coquille ? Ne se sont-ils pas enroulés dans leurs certitudes à la manière des hérissons, en modelant sur eux-mêmes leur idée de Dieu ”. Dans ses commentaires sur l'Apocalypse, le Père Alexandre Men écrivait que “ le destin des Églises, des communautés, des familles, des individus, dans le christianisme, dépend de leur état spirituel. Nous savons que le jugement de Dieu a été sévère et que de nombreux *luminaires ont changé de rang*. À cause de leurs péchés, certaines églises ont disparu dans l'histoire. ”

Et non seulement la tiédeur de la foi – “ *ni froide ni chaude* ” – n'incite pas ceux qui cherchent, mais elle les pousse ailleurs. “ Des milliers de gens sont assoiffés de mystique, en marge de notre société de consommation ”, écrivait Jean-Claude Barreau dans sa préface au livre d'Olivier Clément “ Sources ”... “ et vont chercher hors du christianisme les vérités que, pourtant, on y trouve en plénitude. [...] Au lieu d'en rire, les Églises feraient mieux de faire leur examen de conscience. ”

Il semble donc que le premier travail que nous ayons à faire en prélude à toute mission dans le monde est de reconnaître que nous sommes pêcheurs parmi les autres, individuellement et en église, et que, par conséquent, nous n'avons à juger personne, et à ne pratiquer ni activisme surcompensateur de nos faiblesses et de notre propre vide, ni militantisme de la parole. Car, comme dit saint Grégoire Palamas “ toute parole peut contester une autre parole, mais aucune parole ne peut contester la vie ”. Mais, au contraire, méditer sur cet enseignement du Christ (en Mt 5,14-16)

“ Votre lumière doit briller devant les hommes, dit le Christ, ... afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et glorifient votre Père qui est dans les cieux. ”

Quelles œuvres ?

D'abord exister en tant que personne, unifier sa propre existence afin de devenir cet homme debout témoin de la gloire de Dieu dont parle saint Irénée, et dont le monde a besoin.

Vivre là où nous sommes, dans le désir de Dieu et l'abandon à sa Providence, mais, aussi dans le combat contre le diviseur en nous et autour de nous afin que la lumière divine se reflète un

peu sur notre visage et que nous devenions icône pour le monde, parole vraie, susceptible de faire des trous de lumière, dans l'opacité du monde, pour retrouver et aider à retrouver le visage de Dieu afin que, selon l'expression d'Olivier Clément " nous retrouvions le visage de l'homme ". Comme d'ailleurs nous devons retrouver le visage de l'homme pour retrouver celui de Dieu

J'étais un jour dans le métro au milieu de la foule anonyme et pressée. Un homme défiguré par des cicatrices de brûlures qui avaient détruit son visage, a attiré mon attention. L'absence de visage physique me jeta dans un trouble profond qui me poussa à fermer les yeux. Puis, imaginant la douleur morale et la solitude de cet homme, je me suis mis à prier. Au début, l'absence de visage m'avait profondément bouleversé! Après la prière, plus calme, je pouvais mieux imaginer, chez cet homme, un visage au-delà du visage

Je pense aussi à cette malade en fin de vie qui, après avoir confirmé son incroyance, m'a instamment prié de " l'aider mourir ". Les soins contre la douleur l'ont apaisé, puis spontanément, elle est rentrée dans un coma profond qui a duré soixante-douze heures. Au matin du quatrième jour, je l'ai trouvée assise au bord de son lit. Elle avait fait sa toilette, et s'était habillée. Elle me sourit. " Si vous saviez le bonheur que j'ai vécu ! lumière !!! amour !!! Il existe !!! Je vous attendais pour vous dire adieu ! " Elle m'a embrassé puis s'est définitivement endormie ! Son visage était serein, détendu et beau. Il laissait paraître une certaine plénitude, un bonheur profond. C'était un visage lumineux. La face crispée, douloureuse et révoltée avait fait place au visage, à l'icône.

Vivre pleinement, donc, avec ce qui nous est donné et selon ce que nous sommes, pour que la vie se densifie et devienne amour, miséricorde et louange, souffle dans le souffle de l'Esprit. Vivre avec nos couleurs propres, avec nos pensées, nos sentiments et nos émotions qui ne sont pas incompatibles avec la sagesse, grâce au discernement que donne la prière, et qui peuvent ouvrir au plaisir, à la joie ou aux larmes, un cœur desséché, par les conditionnements de son histoire personnelle, par les codes, les interdits ou les peurs

Exister, goûter la grâce, dans l'amitié, dans l'amour ou dans la solitude, comme on contemple le soleil sur la mer, comme on goûte un vin entre amis.

" Seigneur qu'il est bon, qu'il est doux d'habiter en frères, tous ensemble. "

" C'est une huile excellente sur la tête qui descend sur la barbe d'Aaron C'est la rosée d'Hermon qui descendait sur les hauteurs de Sion. Car le Seigneur y a voulu la bénédiction, la vie à jamais " (Ps 132).

Sentir les parfums de la terre qui apaisent les corps et dilatent les cœurs. Être présent, d'une présence qui dépasse la nôtre.

S'émouvoir devant la beauté. Cette beauté iconique aux antipodes des masques déformants dont le mal nous affuble et qui nous renvoie à la plénitude divine. Cette beauté qui rassemble en nous les forces éparpillées et fragmentées : le regard de l'enfant, un sourire, un visage. Toute cette beauté dont Dostoïevski dit " qu'elle sauvera le monde " et qui jaillit de Dieu comme le proclame le psaume 103.

### **C. Vivre avec les autres**

Et en même temps ne pas s'enfermer dans un petit bonheur, ne pas tisser autour de soi un cocon de salut incompatible avec le salut.

Car vivre dans le monde, c'est vivre en relation, c'est quitter le " je " pour s'engager dans le " nous ".

S'engager dans l'Église, pour qu'avec nos frères nous devenions vraiment l'Église du Christ, cœur du monde et non une carapace institutionnelle. Lieu d'amour créatif et non un ventre mou gonflé de paroles onctueuses et de lenteur camouflées en prudence. Communauté d'amour et de communion, nouvelle Bethléem, pour reprendre une expression de Silésius. Espace et temps où chaque homme peut transformer son masque en visage, naître à lui-même et devenir une personne.

S'engager, aussi, dans le monde pour participer à la restauration du sens de l'existence humaine, non point en donneur de leçons, non point avec un langage issu d'une culture déconnectée de la réalité et de la douleur des hommes, mais par notre propre vie à côté de celles des autres.

S'engager dans le monde pour lutter avec les autres, à sa mesure et de toutes ses forces pour le partage du pain et pour la justice et le respect de la personne, à chaque niveau de sa vie. En favorisant la paix autour de soi, en participant à tout ce qui peut faire naître la solidarité et l'amour, notamment dans le cadre d'une limitation volontaire et personnelle des biens de consommations, sans bruit médiatique et sans ostentation, mais dans le cadre d'une pauvreté évangélique, d'une prière constante, et du silence, qui est aussi prière, pour respirer Dieu.

Ainsi, tel le levain dans la pâte, l'action du chrétien dans le monde est avant tout une présence, une présence rayonnante, compatissante et libre de toute appartenance hors celle du Christ.

Une présence eucharistique, de veilleur et de passeur de lumière, qui participe à la construction de la fraternité humaine, dont il sait, dans le secret de sa foi, qu'elle ne peut exister sans paternité, hors de l'économie Trinitaire, car, comme le dit saint séraphin de Sarov, " le but de la vie chrétienne est d'acquérir le Saint-Esprit ".

Le meilleur exemple, le prototype, pourrait-on dire, de cette fraternité-paternité est la communauté paroissiale qui, centrée sur l'Eucharistie, est le tremplin de notre engagement dans le monde sans nous laisser investir par lui.

En effet, non seulement elle nous rappelle les dimensions essentielles de la vie humaine, non seulement elle nous recentre sur les exigences du sacrement du frère de rencontre et d'amour, mais elle nous fait vivre, déjà, ici et maintenant, dans le Royaume anticipé par la liturgie eucharistique qui, par sa beauté et sa profondeur, par son essence spirituelle et sacramentelle autant que par son caractère cosmique, ouvre l'humanité et toute la création à l'univers de la grâce. Car, non seulement les fidèles célèbrent avec les puissances célestes et tous ceux qui nous ont précédés mais ils y intègrent le monde et la nature, elle-même : l'eau, l'air purifié par l'encens, le blé, la vigne, la flamme...

La liturgie nous envoie dans la pâte du monde à l'instar des potiers qui font surgir l'œuvre de la glaise comme le montrent les dernières images du film de Tarkovski, Andreï Roublev.

Ainsi la paroisse est, ou devrait être, un havre de fraternité, un laboratoire d'accueil, d'élaboration et d'actualisation de notre démarche divino humaine qui, tout en demeurant fondamentalement enracinée dans l'enseignement du Maître et dans la Tradition, ouvre les cœurs au champ de l'invention et de la créativité.

Tout cela dans une vie discrète et humble ainsi que l'exprime l'Épître à Diognète sur laquelle je ne reviens pas puisqu'elle a accompagné toutes les invitations de cette rencontre. Chacun peut la relire. Rappelons en simplement deux phrases, parlant du chrétien : " Toute terre étrangère est sa patrie, et toute patrie lui est étrangère ". " La chair est sa demeure mais il ne vit pas selon la chair ".

Bien entendu ce que nous avons dit sur la communauté paroissiale est aussi vrai des communautés monastiques.

Ce sont des lieux d'ascèse de silence, d'écoute, de prières et de beauté qui répondent au désenchantement du monde actuel. On y trouve, récapitulé, ce que l'Église a toujours enseigné : Amour, ascèse, prière et beauté !

Ces communautés sont, dans l'océan du monde, des îles où l'être reprend pied en pressentant qu'il ne peut pas vivre que de pain mais aussi de la parole de Dieu : " Venez recevez la lumière ", chante-t-on à Pâques.

Malheureusement, il arrive que les péchés cachent la lumière. Il en existe même de très archaïques, comme le phylétisme, par ex, qu'on aurait pensé voir disparaître, après sa condamnation officielle, mais qui survit ça et là sous différents aspects.

Cet amalgame de la culture, de la langue et de la foi est une des plaies qui affaiblit, l'universalité et l'accueil de la parole. L'homme qui cherche et qui " vient et voit " est souvent dérouté et retourne à son désenchantement.

Alors que l'identité ethnoculturelle est un signe positif et enrichissant de l'incarnation, une offrande à Dieu de la terre des hommes, sanctifiée mais non idolâtrée, le phylétisme, lui, engendre une confusion qui enroule l'église sur elle-même comme un chat qui ronronne et la menace de fossilisation.

Le ritualisme peut être, également, un contre témoignage pour le monde en attente. Car, il fait prévaloir la forme sur l'Esprit, l'ordre moral sur la souffrance et le désir des hommes, il vide la vie spirituelle de sa substance. Vous connaissez sans doute cette boutade de Picasso : la meilleure façon de tuer une œuvre d'art est de la pendre au mur. Il arrivera un moment où l'on ne verra plus l'œuvre elle-même, mais l'encadrement seulement. De même, à force de formaliser le rite, on risque d'arriver à le prendre pour la totalité du christianisme! Ne pas l'idolâtrer n'est pas nier sa nécessité. Notamment. face à la platitude de l'expression spirituelle ambiante, à son éclectisme, à ses contrefaçons de bric et de broc. Je me souviens de mon professeur d'anatomie, qui était chirurgien pédiatre, et qui baptisait systématiquement tous les enfants non baptisés, de manière à faire entrer l'ange gardien dans la salle d'opération, afin qu'il protège l'enfant des écarts du bistouri, Quand le rite et le rituel sont authentiques et, profondément, inscrits dans la Tradition de l'Église ils peuvent être vécus aujourd'hui, ainsi que l'exprimait, très récemment, René de Obaldia, de l'Académie Française, comme authentiquement révolutionnaires, face au monde atomisé

Enfin, pour en terminer avec cette galerie des miroirs déformant de l'Église, citons les problèmes ecclésiologiques qui sévissent ça et là, de manière latente ou spasmodique, et qui nécessitent beaucoup de courage et d'humour pour témoigner, ailleurs, de l'unité qui n'existe pas toujours chez soi !

" L'Église, écrit Mgr Stéphane dans son livre " Mystères et charismes ", trop souvent accaparée par des problèmes d'organisation interne ou de défense apologétique, n'actualise pas toujours, dans sa plénitude, l'amour du Christ pour l'homme et donc de l'homme pour l'homme ".

Mais " là où le péché abonde, la grâce surabonde ", et toutes ces épines douloureuses n'étouffent pas l'espérance des chrétiens. On peut même penser qu'elles incitent l'intrépidité de la foi. Elles la dynamisent en la recentrant, plus que jamais sur le Christ. N'est-il pas le seul chef de l'Église et l'Esprit créateur ne souffle-t-il pas où il veut? N'insufflé-t-il pas à l'homme un pouvoir créatif face au pouvoir de division et d'extinction? Comme dans un feu de forêt, ce qui s'éteint ici s'allume ailleurs. L'Église institutionnelle n'épuise pas les limites de l'Église qui, par la grâce divine, la vigilance et le combat créatif de ses saints et de son peuple, demeure toujours l'Église.

La créativité dans l'Église est essentielle. Elle est issue de la liberté et du discernement que donne l'Esprit-Saint. C'est ce don qui interdit tout assoupissement du désir et tout enfermement dans le juridique, ainsi que le glissement de la Tradition vers le traditionalisme. Nous parlons, à dessein, de traditionalisme pour nous attacher, au contraire, plus profondément à la Tradition, sans laquelle il ne peut y avoir de création harmonieuse. Dans l'ordre de la connaissance cette aptitude créatrice aboutit à l'humilité : " Je sais que je ne sais rien ". Dans l'ordre de l'amour, elle aboutit à placer l'homme au-dessus du sabbat.

Notre vie dans le monde serait une vie d'esclave si elle n'était pas créatrice, c'est-à-dire greffée sur le Christ source de notre liberté et de toutes les énergies qui poussent l'homme à vivre pour glorifier et à glorifier pour vivre. Mais cette greffe sur le Christ ne peut être solitaire. L'invitation au banquet de la joie du Royaume concerne tous les hommes.

C'est pourquoi, tout en rejetant l'utopie d'un monde d'où le mal disparaîtrait par les seules forces humaines, les chrétiens ne doivent pas s'endormir dans l'attente du Royaume, mais participer déjà à sa construction. Tâche passionnante, antidote du vide, de l'ennui et de toute forme de nihilisme, Mais tâche difficile et paradoxale car constamment confrontée au mal. L'appel de Dieu à la transfiguration de ce monde apparaît – parfois – presque surhumain ! Quel chemin choisir ?

“ Notre réponse, écrit Mgr Khodr, est qu'en réalité, deux voies sont seulement possibles: soit laisser le monde à ceux qui sont prêts à marchander le prix de la vérité – ce qui le mènera à sa perte; soit amener le monde à transcender ses propres limites et lui donner ainsi une chance de salut. On nous dira que nous vivons dans un monde déchu, méchant, mensonger, vil, retors et versatile. Nous répondrons que nous savons tout cela mais que nous voulons voir éclore un monde nouveau ...

S'il est vrai que le monde a sa logique propre, les disciples du Seigneur ont aussi la leur. Or la logique de l'Église n'est pas une logique close. Elle est enracinée “ dans la lumière qui luit dans les ténèbres ” et qui se manifeste dans et au-delà du monde.

C'est la logique où s'est nichée l'espérance comme une semence qui croît sans cesse, dans la certitude de la défaite du mal, car le Christ, Sauveur du monde, est la Vie et la Résurrection.

C'est la logique illogique de l'Eucharistie, qui est la flamme du monde et qui transforme les cœurs de pierre en cœurs de chair. C'est la logique de la vraie révolution, celle de l'Esprit créateur et consolateur, qui dilate tous nos espaces, personnels, sociaux, culturels et ne se laisse circonscire dans aucun d'eux.

C'est pourquoi, face à la chute de l'idéologie marxiste et au gigantisme inquiétant du capitalisme, face à la mondialisation qui nie le particulier autant que l'universel, la question d'une troisième voie, inspirée de l'Évangile, ne peut trouver de réponse idéologique, car le christianisme ne peut s'établir en système sauf en perdant son sens, comme il a pu le faire en se faussant, à certaines époques de l'histoire. Il s'enrichit toujours de sa liberté, de son indépendance et de sa souffrance. En ce sens, on peut dire, avec le père Alexandre Men, “ qu'il ne fait que commencer ”.

“ Il ne saurait y avoir une science, une philosophie, une politique chrétiennes, disait Paul Evdokimov. Il n'y a que des hommes chrétiens qui exercent d'une manière authentique, l'économie, la politique, et l'organisation de la cité ”.

Cette affirmation concerne l'action citoyenne commune. Le chrétien s'intègre dans ce qui existe déjà au niveau national ou international, notamment dans le domaine politico-économique et humanitaire. Pourtant, certains engagements spécifiquement chrétiens, mus par le seul souci évangélique d'éducation, de santé, de partage et de justice, demeurent nécessaires et indispensables, en particulier, face aux difficultés des actions institutionnelles de plus en plus soumises, même involontairement, aux intérêts économiques, politiques et militaires, des pays riches.

On ne peut nier non plus l'importance considérable d'une pensée chrétienne, qui a joué un rôle fondateur dans notre civilisation. Cette pensée, qui a porté l'art sur ses sommets et fécondé la philosophie, même dans ses expressions rationalistes ou athées, ne serait-ce qu'à titre de bouc émissaire, touche aujourd'hui tous les secteurs de la personne. Il existe, par exemple, une véritable anthropologie, voire une cosmologie, enracinées dans les Écritures et la patristique, et non moins modernes, dont le rôle est fondamental, en particulier, dans les réflexions sur la sexualité, la bioéthique, la médecine, l'agriculture, l'économie, etc.

Mais encore faut-il la connaître et peut être la faire connaître. Certes, nous savons que l'Église orthodoxe est davantage de communion et d'intériorité que de communication et de procédés médiatiques, mais, dans l'ordre de la responsabilité et de la solidarité humaine, il y a, aujourd'hui, très humblement, une parole à proposer.

C'est pourquoi, Il paraît de plus en plus nécessaire d'instaurer un dialogue ouvert avec des hommes de bonne volonté, dans le respect des libertés et des convictions respectives, et visant, notamment, à rappeler le sens que nous donnons à l'existence, à travers son paradoxe tragique.

Tout cela s'inscrit dans un devoir de culture qui implique, en particulier, l'approfondissement des bases de la foi. L'ignorance religieuse du monde, tant au niveau historique, théologique que spirituel, est à la hauteur de l'ignorance de la plupart des chrétiens.

Comme il existe aussi un devoir citoyen d'informations, de compétence et de culture concernant aussi bien la vie du monde que la vie de l'église, pour mieux lutter contre le mensonge et la désinformation. Mais la sécularisation du monde rend le chrétien assez frileux, par peur de la

corruption. Pourtant, tout bien considéré, cette sécularisation n'est pas forcément négative et peut être renversée en processus bénéfique, car elle peut exciter nos capacités créatrices et notre liberté. En effet, non seulement l'Esprit agit dans l'histoire et nous enseigne par elle, mais il agit aussi sur l'évolution et la maturation des libertés : " l'homme, écrit Nicolas Berdiaev est une liberté en voie de réalisation ". Dieu seul est la liberté réalisée.

Par exemple, la mutation progressive d'une laïcité offensive en laïcité éclairée permettrait un meilleur respect du pluralisme de la pensée, ainsi qu'une meilleure visibilité des religions et de la sienne propre ! Que représente-t-elle et quel est son rôle dans l'océan du monde ? Un conservatoire ? Une expression culturelle ? Une séquelle sociologique ? Ou un souffle et un appel à renaître !

En effet, ce monde pluriel, par son ignorance de la religion associée à une critique implacable de ses bavures, qui, paradoxalement, laisse apparaître, en creux, une quête souterraine de l'essentiel, ce monde pluriel, pousse le croyant à s'interroger sur ses responsabilités, sur l'attédissement de sa foi et à gagner en transparence et en créativité. En confortant sa véritable identité, tout en sauvegardant son indépendance spirituelle, sans rejeter l'espace démocratique où elle vit, sans s'agenouiller devant le monde, profondément enracinée dans l'enseignement toujours actuel et toujours nouveau du Seigneur, et forte de sa Tradition, l'Église doit avoir pour mission de demeurer ouverte au monde comme une fontaine de jouvence.

Non point une Église frileuse, mais une Église de l'Incarnation, de la Transfiguration et de la Résurrection.

Non point une Église réservée aux clercs, où s'insinue de temps en temps le serpent du pouvoir, mais une Église de tout le peuple de Dieu, une Église de célébrants, pour qui vivre c'est – selon le mot de saint Grégoire de Nysse – raviver " le feu caché et comme étouffé sous la cendre ".

Une Église de lumière qui montre au monde que le christianisme n'est pas la religion qu'il s'imagine, obsédée par le péché, comme on peut le voir dans une certaine littérature ou dans un certain cinéma engagé ( je pense au film irlandais fort décapant " Magdalena Sister's ", ou aux premiers films de Fellini, réglant ses comptes), mais une religion du désir de Dieu, d'appel à la vie véritable, d'appel à la lumière.

Une Église libre et libérée par l'Esprit Saint, capable de prendre le risque de l'espérance dans un monde en famine spirituelle, d' " enseigner les nations " plutôt que de s'enrouler sur elle-même et ses voluptés cachées, en " bouclant ses trésors dans un coffre ", comme dirait Olivier Clément, et " sur lequel beaucoup s'assoient ", ajouterait Mgr Stéphane. Que de choses ont été dites ici et là, et notamment dans les congrès, de la bouche même des évêques, et qui ont grisé les cœurs à la manière de doux élixirs mais qui ont, souvent, subies le sort des feuilles d'automne dans le vent.

Une Église qui doit inonder le monde de sa prière constante et de son amour ardent, en s'exprimant sans peur et sans tiédeur, sans pessimisme, sans jugement mais non sans discernement, sans académisme clos, mais avec des paroles simples, humaines, chargées d'espérance. On peut être théologien et compris par tous.

Enfin, répétons le, une Église créative qui ne s'enferme dans aucun système car tout système est réducteur de la vérité.

" Crains le système comme le lion ", disaient les Pères.

" Si nous nous contentons de répéter sans fin ce qui a déjà été dit autrefois, a écrit récemment Mgr Bloom, de plus en plus de gens s'éloigneront de la foi. Il me semble qu'il faut s'ancrer en Dieu, et ne pas avoir peur de se sentir libre et de penser librement. Toutefois, liberté n'est pas libre pensée ni mépris envers le passé ou la Tradition. Simplement, Dieu n'a pas besoin d'esclaves... Il faut nous transformer en église, alors que jusqu'à maintenant nous étions une organisation ecclésiastique. "

D'où la nécessité de se responsabiliser face à aux questions de plus en plus complexes de la société (les mœurs, la biotechnologie, la sexualité, victime de la sexologie décapitée du cœur, etc.). L'Église ne peut en rester à des principes, voire à des canons, marqués par leur temps et leur histoire. Elle doit se libérer de sa graisse spirituelle, selon l'expression d'Évagre le Pontique, et,

comme dit le Olivier Clément, “ dissoudre dans l’eau baptismale, dans l’eau des larmes, les callosités du cœur pour qu’il devienne [...] infiniment sensible [...] à la beauté du monde, à la souffrance des hommes ”.

Souffrance de tous mais surtout des malades, des victimes de la faim, des déplacés, des pauvres qui “ sont plus grands que l’Église ”.

De tous les hommes, enfin, car comme dit Mgr Khodr, “ l’homme d’aujourd’hui, c’est l’ensemble des hommes [...]. Il est cet immense corps de l’humanité suspendu sur la croix du besoin, d’une extrémité à l’autre de la terre ”.

Mais devant la souffrance des hommes, quelle réponse donner ?

L’Église regarde, comme l’icône du Christ, le visage qui souffre, pour tenter d’y ensemer, par la prière et une douce présence, l’espérance de la Résurrection, à travers la souffrance de la Croix. Si, comme dit Pascal, les hommes, “ ne pouvant guérir la mort, se sont avisés de n’y point penser ”, l’Église, elle, accompagne la mort comme l’étape ultime vers la lumière éternelle.

## Conclusion

Au total, être dans le monde, c’est être avec les autres, et en particulier avec tous nos frères en Christ, sans préjugé, sans démagogie, sans aveuglement, pour construire ensemble le Royaume de Dieu qui n’exclut personne. Tout homme est une pierre spécifique de l’édifice. Les limites humaines de l’Église n’épuisent pas son espace divino-humain, et l’on sait, comme l’exprime Origène, “ qu’il arrive parfois que celui qui est dehors est à l’intérieur et que celui qui est à l’intérieur est dehors ”.

“ Dieu, écrit Mgr Georges Khodr, forge son propre filon d’or et le cache à travers les patrimoines spirituels de l’humanité... Là où nous nous reconnaissons, au sens étymologique de naître avec, nous sommes saisis par l’Esprit divin, et nous pouvons affirmer avec saint Irénée que “ là où est l’Esprit, là est l’Église ”.

Enfin, être dans le monde, c’est ne pas appartenir au monde, mais tenter de lui faire découvrir la “ Bonne Nouvelle ” en la vivant avec lui, comme un ferment toujours neuf comme un trésor qui loin de s’épuiser s’accroît sans cesse. Comme un pain dont on n’épuise jamais le goût. Comme la lumière qui luit dans les ténèbres.

“ Le peuple qui marchait dans les ténèbres, clame Isaïe, a vu une grande lumière sur les habitants du sombre pays une lumière a resplendi. Tu as multiplié la nation, Tu as fait croître sa joie. Ils se réjouissent devant Toi comme on se réjouit à la moisson. Comme on exulte au partage du butin. Car le joug qui pesait sur elle, la barre posée sur ses épaules, le bâton de son oppresseur, Tu les as brisés... Un enfant nous est né, un fils nous est donné... et on Lui a donné ce nom : Conseiller-merveilleux, Dieu fort, Père éternel, Prince de la paix...”

Pour l’homme d’aujourd’hui, fatigué, prisonnier du temps raccourci ou haché, pour l’esclave des besoins, immédiats et tyranniques, et qui, comme l’annonçait le prophète Jérémie (en 2,13) s’est “ creusé des citernes lézardées qui ne tiennent pas l’eau ”, pour l’opprimé, pour l’exclu, l’Église pourrait bien être cet espace de repos, de redécouverte de la dignité, de ressourcement, de silence, où le charnel devient spirituel sans cesser d’être charnel, et où la lumière des icônes irradie le visage.

C’est dans cet espace au delà de l’espace que, par les prières et les sacrements, le monde, l’amour, le travail et les jours sont sanctifiés.

Elle porte la flamme que ses propres tempêtes et celles du monde n’ont pu éteindre, grâce au souffle divin qui la traverse, et propose à l’homme, malgré ses propres péchés, une eau qui pourrait le désaltérer, alors qu’il “ meurt de soif au bord de la fontaine ”.

---

Directeur de la publication : père Michel EVDOKIMOV

Rédaction et réalisation : Jean-Claude POLET et Serge TCHÉKAN,  
avec le concours de Rosemarie GUÉRINEL  
et de Vladimir VICTOROFF

Abonnement annuel

	SOP mensuel	SOP + Suppléments
France	32,80 €	65,60 €
Autres pays	36,60 €	84,00 €

Commission paritaire 1106 G 80948  
ISSN 0338-2478

Tiré par nos soins

C.C.P. : 21 016 76 L Paris  
Tarifs PAR AVION sur demande

---